

AU NOUVEAU THÉÂTRE

DU 8 AU 23 FÉVRIER 2007

CRÉATION

CRÉATION AU THÉÂTRE
FIRMIN GÉMIER D'ANTONY
LE MARDI 17 JANVIER 2007

JEUDI 8	19H00
VENDREDI 9	20H30
SAMEDI 10	17H00
MARDI 13	20H30
MERCREDI 14	19H00
JEUDI 15	19H00
VENDREDI 16	20H30
SAMEDI 17	17H00
MARDI 20	20H30
MERCREDI 21	19H00
JEUDI 22	19H00
VENDREDI 23	20H30

Rencontre avec l'équipe artistique du spectacle
les jeudis 15 et 22 à l'issue de la représentation
DURÉE ESTIMÉE 1 H 15LECTURE MUSICALE DE
**LA CHUTE
DE LA MAISON
USHER**texte de Edgar Allan Poe
par Sylvain Maurice et Dayan KorolicMERCREDI 14 FÉVRIER 20H30
À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION
ENTRÉE LIBRE

© J.-M. Labat / Ph. Breille

texte **E.T.A. Hoffmann**
mise en scène **Sylvain Maurice**
avec **Arnault Lecarpentier**
et **Jean-Baptiste Verquin**texte français Philippe Forget
version scénique Sylvain Maurice
collaboration artistique Denis Loubaton, Yann Richard
musique Dayan Korolic
scénographie Damien Caille-Perret
lumière Philippe Lacombe
costumes Marguerite Bordat
son Jean De AlmeidaTHÉÂTRE FIRMIN GÉMIER | ANTONY 17 JANVIER - 4 FÉVRIER
NOUVEAU THÉÂTRE | BESANÇON 8 - 23 FÉVRIER
LE PARVIS | TARBES 22 - 23 MARS
LA COMÉDIE | BÉTHUNE 2 - 6 AVRIL
L'ALLAN | MONTBÉLIARD 12 AVRIL**LE MARCHAND
DE SABLE****ENTRETIEN AVEC SYLVAIN MAURICE**

IL DIRIGE LE NOUVEAU THÉÂTRE DE BESANÇON DEPUIS QUATRE SAISONS ET CRÉE DEUX SPECTACLES EN CETTE RENTRÉE 2007. CONVERSATION AVEC SYLVAIN MAURICE AUTOUR DU MARCHAND DE SABLE, RETOUR SUR SON PARCOURS RÉCENT ET SUR SA CONCEPTION DES MISSIONS D'UN CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL.

Comment as-tu découvert ce texte de Hoffmann ?

Je l'avais lu rapidement il y a quelques années. L'an dernier, je l'ai relu car je cherchais un texte pour le jeune public. J'ai eu alors le sentiment de découvrir un texte immense : dense, poétique et profondément théâtral. Dès le livre refermé, j'ai souhaité le mettre en scène, pas pour les enfants, car c'est un univers très inquiétant, mais pour les adultes. C'est un « conte pour adulte », pour se faire peur.

Pourquoi avoir choisi un conte et non une pièce de théâtre, par goût pour la narration ?

C'est d'abord la fable qui a retenu mon attention : Nathanaël, le personnage principal, est confronté, dès son plus jeune âge, à un « secret de famille ». Pourquoi son père est-il si triste certains soirs ? Pourquoi sa mère lui cache-t-elle l'identité du Marchand de sable, qui vient le soir, à l'heure du coucher, rendre visite à son père ?

Comme on ne lui répond pas, il va mener sa propre enquête, à ses risques et périls... Il interroge d'abord une domestique qui lui dit que le Marchand de sable arrache les yeux des enfants qui ne vont pas se coucher ! Puis il espionne son père et fait une terrible découverte, qui va façonner sa vie d'adulte et le conduire aux confins de la folie...

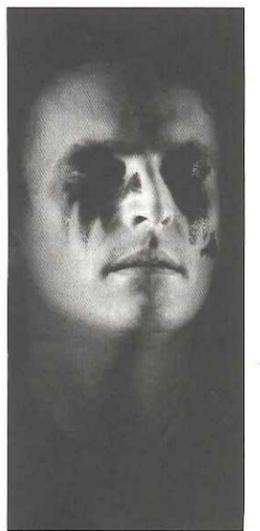
Hoffmann construit un scénario qui laisse l'interprétation suspendue et ouverte. Nathanaël est-il la proie de ses démons intérieurs ou bien est-il confronté objectivement à une figure monstrueuse qui le manipule ? On est plongé dans un monde étrange, décalé, inquiétant, proche du rêve, dans lequel les frontières entre le réel et l'imaginaire sont perméables...

Le caractère narratif n'a pas été déterminant dans le choix du texte. D'ailleurs, le terme de « conte », même si je l'emploie moi-même, n'est pas tout à fait exact. Comment traduire *Nachtstück* ? Par « tableau nocturne », comme le propose Philippe Forget, soulignant la dimension picturale de l'écriture d'Hoffmann ? C'est aussi une langue très musicale, dont l'acteur peut aisément s'emparer.

Qu'est-ce qui a guidé le travail d'adaptation ? Est-ce la recherche de situations théâtrales ?

Nous avons travaillé à partir de la récente et excellente traduction de Philippe Forget. La première question qui s'est posée est : « Qui raconte ? ». Le texte original est assez curieux : dans une première partie, le lecteur découvre un échange épistolaire entre Nathanaël et Clara sa fiancée, puis, dans une seconde partie,

© Elisabeth Carecchio



spectacles avec un public nombreux. Ce sont les deux termes du projet, et de ce point de vue, nous avons fait, je crois, un bon travail. Le public qui vient au Nouveau Théâtre fait preuve d'une grande curiosité pour ce que nous proposons : il y a parfois des déceptions, mais le plus souvent, un grand intérêt et une vraie satisfaction. D'autant que nos propositions sont fréquemment des créations que nous découvrons en même temps que le public. Il y a une part de risque, cela fait débat : mais rien ne serait plus triste qu'une programmation sans aspérité !

Comment envisages-tu aujourd'hui l'avenir de ces outils particuliers que sont les CDN ?

Rappelons d'abord, c'est essentiel, qu'un Centre Dramatique National est toujours dirigé par un artiste (le plus souvent un(e) metteur(e) en scène) et que ce réseau compte dans toute la France une trentaine d'établissements. Il constitue le socle historique de la « décentralisation théâtrale », qui a développé après la seconde guerre mondiale le théâtre « en province », comme on disait à l'époque. Ma génération — j'ai quarante et un ans — a une responsabilité particulière : nous sommes des héritiers et non pas des fondateurs. Nous devons défendre cet héritage, et pour le faire fructifier, le réinventer.

Un CDN est avant tout une « fabrique de théâtre ». Il y a la face visible — les spectacles qui sont joués à Besançon — et une face moins visible : les résidences de création, les chantiers, les ateliers de formation, les tournées, notamment en Franche-Comté. La saison dernière, nous avons donné plus de soixante-dix représentations de nos productions dans toute la France, sans compter les tournées des nombreux spectacles que nous avons coproduits, comme le triptyque Molière *La Mort, le Bourgeois et le Comédien* de la compagnie La Nuit surprise par le jour.

Je ne peux pas penser à l'avenir des CDN, sans penser d'abord et avant tout à l'avenir du spectacle vivant en France, et plus généralement à la place de la culture dans notre société. Nous sommes dans une période complexe, dont la crise de l'intermittence demeure le symptôme le plus visible. Dans notre domaine, comme dans l'ensemble de la société, les repères traditionnels ont été, ces dernières années, bouleversés. Cela touche aussi bien les questions économiques, que les questions de médiation culturelle, de rapport au public, ou les questions esthétiques. On se souvient de la controverse née au Festival d'Avignon 2005. Qu'est-ce qui est « moderne » aujourd'hui ? Je ne le sais pas, car l'académisme, à notre époque, peut revêtir de multiples formes, dont celles de la modernité. Le théâtre, comme l'ensemble des pratiques artistiques, est plus que jamais pluriel : à chacun de se faire son opinion, suivant son parcours personnel, à chacun de façonner ses propres repères. Je sais juste que pour que notre démocratie soit vivante et dynamique, pour que notre société se développe, nous avons besoin d'artistes qui proposent et qui parfois provoquent, bouleversent, remettent en cause... Et cela, ici et maintenant, il n'y a qu'un financement public important qui puisse l'assurer.

TROIS QUESTIONS À DAYAN KOROLIC COMPOSITEUR

Quelle sera l'atmosphère musicale du *Marchand de sable* ?

J'ai composé avant le début des répétitions trois ou quatre mélodies, toutes simples. De courts morceaux que l'on peut décliner sous plusieurs formes, une valse par exemple, ou une berceuse, ou que l'on peut pousser dans une ambiance type « vaudou ». L'idée de départ était que les deux comédiens chantent et par ce biais, nous avons rajouté une dose d'enfance au texte : on peut se dire que c'est la musique intérieure de Nathanaël, qui devient aussi la musique de son double, la poupée Olimpia. Les différents thèmes musicaux se croisent et évoluent en suivant le texte : par exemple, quand Nathanaël raconte son rêve, un cauchemar en fait, ça renvoie au cercle, au tourbillon et finalement, quand les mélodies se recourent et s'unissent, elles donnent l'idée de la transe. En résumé, la musique affirme la dimension fantastique et enfantine du *Marchand de sable*.

Tu aimes composer des chansons, des comptines.

Oui, beaucoup, et nous l'avions déjà fait avec Sylvain, dans la version de *Peer Gynt* qu'il avait montée. J'aime ce qui peut naître de mélodies très simples, celles qui restent dans la tête... des petites ritournelles. Des ritournelles obsessionnelles, parfois effrayantes.

C'est important pour toi, compositeur, de travailler pour le spectacle vivant ?

Je n'étais pas voué à ça mais je me rends compte que je peux, au théâtre, développer des choses plus personnelles que dans un morceau pop de trois minutes. On peut prendre son temps et, par exemple, pour le *Marchand de sable*, je peux développer une écriture presque cinématographique : un thème récurrent, reconnaissable, accolé à un personnage... On me dit souvent que mes morceaux pop ressemblent à des musiques de film... Au théâtre j'ai tout le champ pour explorer cette dimension de mon travail. Ce sera encore plus évident dans *Les Sorcières* où je serai sur le plateau.



© Elisabeth Carecchio

LE ROI DES AULNES

Johann Wolfgang Goethe

1782

traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre
Anthologie bilingue de la poésie allemande, Pléiade, éditions Gallimard

Quel est ce cavalier si tard dans la nuit et le vent ?
C'est le père avec son enfant ;
Il tient le jeune garçon dans son bras,
Il le serre bien, il lui tient chaud.

« Pourquoi, mon fils, cacher si peureusement ton visage ?
Père, ne vois-tu pas le Roi des Aulnes ?
Le Roi des Aulnes avec sa traîne et sa couronne ?
Mon fils, c'est un banc de brouillard.

Cher enfant, viens donc avec moi !
Je jouerai à de très beaux jeux avec toi ;
Il y a sur la rive plein de fleurs de toutes les couleurs ;
Et ma mère a beaucoup de vêtements dorés.

Mon père, mon père, quoi ? tu n'entends donc pas
Ce que le Roi des Aulnes me promet à voix basse ?
Du calme, du calme, sois tranquille, mon enfant !
C'est le vent qui murmure dans les feuillages secs.

Veux-tu, joli garçon, t'en venir avec moi ?
Mes filles s'occuperont de toi bien comme il faut ;
Mes filles mèneront toute la nuit la ronde,
Elles vont te bercer, danser, chanter et t'endormir.

Mon père, mon père, vois-tu donc là-bas,
Les filles du Roi des Aulnes dans cet endroit lugubre ?
Mon fils, mon fils, je vois distinctement :
Ce sont les vieux saules qui nous semblent si gris.

Je t'aime, et ta beauté me charme et me ravit ;
Et si tu ne veux pas, je te prendrai de force.
Mon père, mon père, maintenant il m'attrape !
Le Roi des Aulnes m'a fait du mal ! »

L'effroi saisit le père, il galope très vite,
Il tient dans ses deux bras l'enfant tout gémissant,
Il arrive à grand-peine au port ;
Dans ses bras, l'enfant était mort.

